

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

P. 1 - Éditorial

P. 2, 3, 4 - Entretien d'Alain Freixe avec
Michaël Glück et Yves Ughes

Nouvelles parutions:

P. 4 - *Passion Canavesio* de Michaël Glück
Note de lecture de Françoise Oriot

P. 5 - *Capharnaüm* d'Yves Ughes
Note de lecture d'Alain Freixe

P. 6 - *Archéologie de l'enfer*
Textes : Michel Ménaché
Photographies : Grégoire Zibell
Note de lecture de Marie Jo Freixe

P. 7 - De la toile et quoi d'autre ?
autour du plasticien **Max Charvolen**

À quelques mots d'ici
Éditions Isabelle Sauvage

P. 8 - Journal intermittent de R. Monticelli
Agenda des Amis

Il faut apprendre aussi à s'absenter de soi.

Roger Munier



Comment, alors que nous rentrons, ne pas porter le souvenir de ceux que l'été a vu s'absenter de ce

côté-ci du monde ? Comment ne pas tendre quelques mots vers ces passeurs de poésie que furent **René Rougerie**, éditeur, 60 ans au service de la poésie, au catalogue riche et varié, aux livres reconnaissables entre tous : sobriété du blanc, élégance du rouge et ce charme du coupe-papier exigé par les cahiers à découper ; **Arlette Albert-Birot**, enseignante, organisatrice de manifestations poétiques telles que ce Marché de la Poésie qui résonnera longtemps encore de ses enthousiasmes ; **Laurent Terzieff**, acteur, dont la voix savait porter dans la parole les traces du feu qui court dans les textes ; **Roger Munier**, un des premiers traducteurs de Heidegger en France, poète qui savait s'effacer pour écrire – on trouvera

ses livres chez Gallimard, Arfuyen, Lettres Vives... – mais aussi pour lire – on se souvient de ses belles études sur Rilke, Char, Guillevic, Rimbaud... Chacun d'eux était attaché comme nous à la transmission de ce qui a nom poésie par-delà les formes que peuvent prendre ces écrits qui s'attachent non à plier le langage en direction d'un sens mais bien à le déplier pour qu'il soit autant que faire se peut chance de sens. Chance de vie.

Sur la route, le sens. Vagabond, le sens. Bohémien qui *s'éloigne au long des jardins* ! Rom ! Figure de qui s'en va sans qu'on sache vraiment où. Rom, ce fut bien le mot de l'été. Mot qui tue les singularités qu'il est censé désigner, il découpe la figure du bouc émissaire. La parole d'État tient les ciseaux, ses commis les chiens. On interdit, on déloge, on expulse. Avec ces campements détruits, ces familles renvoyées sans ménagement vers nulle part, c'est aussi notre imaginaire que l'on piétine. Nous sommes certainement quelques-uns à avoir lu Apollinaire et ses *saltimbanques*, Lorca et ses gitans, ceux du *Cante jondo* et du *duende* qui visite et anime le corps des danseurs, les doigts des guitaristes et la voix des chanteurs ; à avoir

rêvé de cette plaine où s'en vont les baladins et leurs caravanes.

Ah ! Les routes !

Elles ont toujours inquiété *les gens d'ordre* comme les inquiètent toujours les poètes, les artistes, ceux qui échappent aux codes et prennent les routes intérieures, celles de l'intensité. Car il y a voyage et voyage, nomade et nomade !

Les livres que publient cet automne les éditions de l'Amourier, soutenus et portés par les actions de notre association – Rendez-vous à Marseille, au festival du livre de Mouans-Sartoux, celui de Cotignac, puis de Limoges enfin deux autres en novembre à Paris... – nous offrent de telles routes où vagabonder en quête de sens. Elles débouchent souvent sur des terrains vagues où s'arrêter. Interrompre le voyage, trouver abri entre les pages. Le temps d'une nuit, le temps d'un livre. Repos/Répit.

Quand j'étais ouvrier sur les chantiers, les livres devaient me faire tenir debout, m'ôter le poids de la fatigue. Ils me protégeaient du bruit, du froid, de la fureur.

Erri de Luca

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

En mai 2000, je m'entretenais avec Michaël Glück (*Basilic N° 4*) et en août 2007 avec Yves Ughes (*Voix du Basilic*), l'un publiant le 4^{ème} tome de son cycle qui en comporte 7, *Dans la suite des jours*, l'autre publiant *Par les ratures du corps*.

Ils se trouvent réunis aujourd'hui autour des mêmes questions pour plusieurs raisons: celle qui en fait deux poètes dont les interrogations tournent autour de la possibilité de l'humain; celle qui les voit choisir la marche comme image même de l'écriture quand elle s'efforce de subvertir les codes et de repousser les frontières; celle, factuelle, des hasards du calendrier de publication des éditions de l'Amourier; celle, enfin, qui voit leur dernier livre – *Passion Canavesio* pour Michaël Glück et *Capharnaüm* pour Yves Ughes – choisir le personnage de Judas avec tout ce qu'il traîne d'énigmes, d'approches contradictoires au long des siècles comme figure centrale de leur ouvrage.

Voyons cela de plus près...



Michaël Glück et Yves Ughes *autour de Judas*

Alain Freixe:

Et pourquoi ne pas commencer par une de mes querelles: savoir comment un titre vient au livre et comment il y tient? Sûrement pas à la manière d'un couvercle ni à celle d'une clé. Signe vers le dehors des poèmes, j'ai parfois envie de le voir comme une fenêtre aux volets clos. Ou alors, là en haut de la page de couverture, je le vois volontiers aussi comme un de ces cailloux à peler dont parle Lao-Tseu à propos de ses aphorismes. Michaël et Yves, voulez-vous bien envoyer le premier coup d'ongle, nous poursuivrons, lecture faisant...

Michaël Glück:

Le livre, la pensée du livre, sont un "se faisant" (*working in progress?*) dans les failles, intervalles, interstices, entre-deux. Les pages ne sont pas, pour moi, pelures d'oignon pétrifié, mais plutôt sentiers qui creusent et bifurquent entre le titre et le dernier vers, la dernière phrase ou le dernier mot. Pour ce livre, qui vient de paraître, quelque chose se complique, noue trois livres sous ce même titre *Passion Canavesio*. Ce premier volume dit, mezza voce,

moi, Judas. Avant la levée des chants, j'avais titre et sous-titre et ce dernier vers: *il est né l'enfant*. Le dernier vers s'est même imposé en premier comme une évidence devant l'image parturiente de la mort de Judas.

Yves Ughes:

Cailloux à peler, on peut effectivement se frotter à l'expression, y laisser bec et ongles sans que rien ne cède. Pour moi le titre est un tourment, précisément pour les raisons évoquées, ni clé, ni couvercle... mais une sorte d'opération relevant de l'alambic, de vapeurs d'eau absorbées par un serpent de cuivre qui produirait soudain liqueur ou essence première. Il faut soumettre le texte à la petite flamme permanente qui donne un goût au titre sans arracher le palais, une sorte de quintessence.

Alain Freixe:

Chacun de vos livres est dominé par la figure de Judas. Certes, ni l'un ni l'autre vous n'écrivez sur Judas, Judas n'est pas pour vous un thème littéraire – Judas n'est pas qu'un pendu, écrit Yves – mais bien depuis Judas, figure peinte par Canavesio pour Michaël; figure ambiguë présentée par les Évangiles, revue par Kazantzaki et Scorsese pour toi, Yves – un nom qui fait la peste, écrit Michaël...

Michaël Glück:

N'écrivons-nous pas tous depuis Judas, nous de la sphère des mono- et a-théïsmes, n'écrivons-nous pas depuis un nom qui fait la peste, depuis un nom qui fait révélation? Ne sommes-nous pas tous des Judas, en rupture avec l'idéal de communication des langues usées et usagées? Ne sommes-nous pas tous traîtres pour que soit révélée une autre puissance de la langue, celle du poème, de la création contre les servilités de la répétition qui toujours édifie la tour de Babel qu'il nous faut sans fin réapprendre à détruire. Oui, écrire depuis Judas, avec lui.

Yves Ughes:

Cette question est effectivement consubstantielle de la précédente: le titre de ce texte ne peut faire l'économie du détour biblique. Capharnaüm est la ville des premiers miracles de Jésus. Ce point névralgique me passionne. Des siècles d'iconographie ont figé les scènes venues des Évangiles, les transformant en images sacrées, intangibles, ou – pire – en imagerie saint-sulpicienne, donc révérencieuses. J'aime lire l'Ancien Testament et les Évangiles en tentant de me placer en

situation de secrète émergence. Que l'on soit croyant ou pas importe peu, l'essentiel est ce que dit cette histoire, ce qu'elle dit de nous... et on ne peut aborder la route du Christ qu'en se demandant : que représente ce parcours, y compris pour lui, y compris pour ses disciples et notamment pour Judas ? Rien n'est établi d'avance, Jésus a dû être effrayé par ses premiers miracles, les apôtres sont fascinés mais ne comprennent pas tout, parfois ils ne comprennent rien à rien, ils présentent des failles, des doutes, des errances. Ils s'endorment quand on attend tout d'eux... et Judas demeure le plus mystérieux d'entre eux, le plus proche de Jésus et celui qui le trahira pourtant... pour le révéler ? Sans Judas, il n'y a pas de Christ, assurait Drieu la Rochelle... qui était hanté par le personnage.

Oui, ce livre vient directement de Kazantzaki, sa *Dernière tentation du Christ* s'est offerte à moi comme une révélation littéraire, spirituelle, existentielle. Et cet italo-américain majeur qu'est Martin Scorsese en a fait une œuvre cinématographique essentielle, provoquant de nouvelles flammes, y compris celles, vengeresses, qui s'en prenaient aux salles de cinéma projetant le film.

Alain Freixe :

Passion Canavesio, *Michaël, c'est 7 poèmes, 7 mouvements avec roulements, répétitions et arrêts, 7 grandes vagues avec coups frappés et silences suspendus, 7 prises de souffle pour entrer dans l'image – image d'un Judas pendu, entrailles à l'air, aux prises avec "le griffu" – qui attend "les fidèles", là sous la fenêtre / qui ne l'éclaire pas, de la petite chapelle de Notre-Dame-des-Fontaines, dépassé le village de La Brigue, à deux pas de cette vallée des Merveilles où d'autres signes défient les orages et les neiges. Entrer dans cette image/histoire et en sortir, dans le même mouvement, du côté de l'authentique relation d'image, toujours en vue d'autre chose quand l'on ne sait pas ce qui du ciel / ou du pendu sous le ciel / oblige (nos) yeux à s'ouvrir...*

Michaël Glück :

Sept, oui, comme sont sept les livres du cycle *Dans la suite des jours* dont la publication s'est achevée il y a peu. Comme sept jours bien sûr, sept temps, mouvements (j'aime, tu le sais, la connotation musicale de ces mots : il y a sept figures de silences et, l'une d'elle, le demi-soupir a toujours été pour moi le chiffre 7) de la création et du repos. Sept souffles, prises de souffle, dis-tu, pour entrer dans l'image. J'ai voulu choisir huit et demi, mais trop fellinien, parce qu'il y a bien dans le cycle de Canavesio – distribution sur sept vignettes – huit figurations et une demie (celle du dernier vers) mais je ne sais ce qu'est un demi-chant : un envoi pour une ballade du pendu ? Comme dans certaines

œuvres musicales (*Tableaux d'une exposition...*) il y a, dans les fresques de La Brigue, programme. Comme dans les *misteres*, qu'on jouait sur les parvis. Comme dans les cartons, les calques, que transportaient les peintres. Sept moments d'un chant narratif où tout prépare le saisissement final du pendu *là sous la fenêtre / qui ne l'éclaire pas*.

Alain Freixe :

Capharnaüm, 12 stations avant Judas, *ton livre, Yves, connaît un développement en 12 temps – on pense encore à une passion ! – c'est Judas avant Judas, Judas avant son improbable "résurrection" !*

Sur un fond de récit, repérable aux caractères romains qui le portent, se met en place progressivement, en italiques, une traversée des terres froides de l'existence aux prises avec les Évangiles, la littérature et la musique de notre temps. Expérience, voyage toujours risqué où un "je" finit par s'identifier au Judas/livreur pour finalement s'arracher au malheur et être, de ce côté-ci du monde, lui, le "ressuscité"...

Yves Ughes :

La montée au Golgotha se fait en quatorze stations pour Jésus. J'en ai choisi douze pour Judas, juste un peu moins, mais suffisamment pour signifier autre un chemin de croix. Judas n'est pas l'affreux traître. On pourrait discuter à l'infini sur un plan théologique : s'il a été choisi pour

trahir et donc révéler, une fois le travail accompli, mérite-t-il une place, sa place, dans la grâce universelle ? Mais là n'est pas pour moi l'essentiel, je n'ai pas voulu faire un texte sur un thème littéraire, ni un travail de spécialiste religieux. Ce qui suscite ce texte, et la scansion poétique que j'ai tenté de lui transmettre, se trouve dans la richesse humaine du personnage, dans la densité qui fait de lui un archétype de notre espèce, qui avance à tâtons dans le domaine de l'amour, qu'il soit quotidien ou révélé dans une dimension divine. Judas est pour moi celui qui ne peut comprendre ni accepter, qui ne peut comprendre et donc accepter ce qui pourrait être une merveilleuse leçon d'amour. Il se situe dans le domaine de l'action – Judas, le sicaire – dans celui des comptes de la communauté – Judas, "le trésorier". Il ne peut comprendre la gratuité, le don, la sérénité, l'espace. Il ne peut se résoudre à accepter sans rendre. Et cet amour, qu'il perçoit par bribes, lui est à la fois révélation et douleur, situa-

tion intenable par là même. Dès lors, autant tout détruire, tout casser, puisqu'on ne peut vivre dans la gratuité donnée, autant tout liquider, aller vers le pire... trahir.

Judas/je donc, certes, mais j'ai aussi la faiblesse de croire Judas/nous, l'état du monde en témoigne. Et cette dynamique



conceptuelle s'installe chez moi naturellement dans l'écriture même. Judas va et vient, entre son temps et le nôtre, il erre de surfaces sableuses en supermarchés (il en possède les cartes de fidélité). Traversant ainsi les ères et les époques, il nous traverse et nous révèle, comme il a révélé le Christ.

Alain Freixe:

Si un judas a fini par désigner au XVIIIe siècle une petite ouverture au niveau soit du plancher pour voir dessous, soit d'une porte, pour voir derrière, en tous les cas pour voir sans être vu, que voit-on à travers vos livres ? Quelque chose qui serait là mais sans y être parce que nous aurions du mal à le voir ? Que nous disent-ils de notre temps ?

Michaël Glück:

L'ouverture, fût-elle petite, opère, œuvre, met en mouvement le regard, nous rappelle peut-être qu'il nous faut désapprendre à regarder par le petit bout de la lorgnette (en fait ce petit dispositif optique ne faudrait-il pas le nommer *une courte vue* plutôt qu'un judas ?). Quant à voir sans être vu : nous ne nous voyons pas dans nos propres yeux.

Yves Ughes:

Je répondrais ici volontiers par un détour : j'ai toujours été fasciné par les tableaux qui disent la paix, par les poèmes qui osent l'amour. Toujours frappé par leur rareté. Fernand Léger s'y est risqué, Picasso nous offre de superbes réusites, notamment aux Musées d'Antibes et de Vallauris. Éluard, Aragon nous ont laissé des pages marquantes : *Et pourtant je vous dis que le bonheur existe...*

Mais nous vivons encore sous les vieilles antiennes : les chants les plus tristes sont les chants les plus beaux. Pour être immortel, cultivons donc le sanglot.

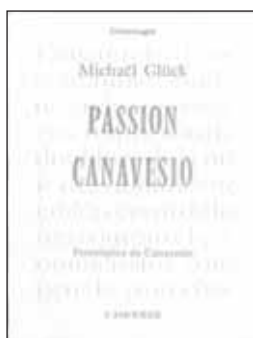
Cette tendance à la désespérance me semble relever de la veine de Judas. Le malheur est toujours plus simple. Aimer, accepter sans désir de rendre, accepter sans se sentir redevable, vivre sans ne devoir rien, se situer hors de toute culpabilité dans le bonheur... ces données simples semblent être terriblement compliquées à accepter. Nous voulons toujours être maîtres de tout, et dominer ce qui nous arrive... et si nous commençons tout simplement à "rendre grâce" de ce qui nous est donné ? Je prends volontairement l'expression dans son acception laïque, si elle existe. Cette fluidité, cette simplicité dans l'acceptation ne pourraient-elles fonder sur des bases neuves nos vies personnelles et, peut-être, nos vies collectives ?

Alain Freixe:

J'ai commencé cet entretien par le titre comme on a affaire aux premiers mots, aussi pourrait-on terminer par les derniers. Si le but d'un poème, comme le voulait Dylan Thomas, est la marque qu'il imprime, s'il est la balle et la cible, il ne tend qu'à sa propre fin, poursuit ce dernier dans une lettre à Henry Treece du 16 mai 1938, qui est le dernier vers. Pour toi, Michaël, c'est il est né l'enfant, et tout advint, ce sont tes mots, Yves, signes vers une autre naissance...

Suite de l'entretien sur le site www.amourier.com (cliquer sur la couverture)

Visuel de la page précédente : détail de la fresque de Canavesio reproduit en frontispice du livre



Passion Canavesio

Poésie

Michaël Glück

collection Gramgages, éd. L'Amourier

Judas. Le baiser de Judas, Judas le traître... Figure énigmatique : si Judas n'avait pas livré Jésus, les Écritures ne se seraient pas accomplies !

C'est cette figure complexe que Michaël Glück a approchée au plus près dans *Passion Canavesio*. Jean Canavesio, peintre du XVe siècle, a réalisé, en la chapelle Notre-Dame des Fontaines, commune de La Brigue dans les Alpes-Maritimes, un extraordinaire ensemble de fresques

qui fait une place remarquable à Judas. Par exemple, sur les 26 panneaux qui ornent la nef, on ne compte que deux phylactères et tous deux reproduisent des paroles de Judas : Judas qui trahit, Judas qui se repent.

En sept poèmes inspirés par les sept scènes où Canavesio l'a peint (Cène, Lavement des pieds, Trahison de Judas, Gethsemani, Baiser de Judas, Remords de Judas, Judas pendu), Michaël Glück, à son tour, médite le mystère de Judas, l'interroge, le relit avec les yeux des fidèles médiévaux. Ce n'est pas une analyse théologique ! Michaël Glück, de sa langue puissante, incarnée (*ils sont là les Treize / et deux plus seuls encore / partagent la faim brûlante*), défie l'étrange, révulse, en nous, l'aveu : *ego moi je Judas*. Comme une houle obstinément use le rocher, le creuse, sculpte chacune de ses faces, les poèmes de *Passion Canavesio* traquent la représentation religieuse du personnage de Judas, fouillent et révèlent la violence de son interprétation séculière : *le Satan tient la bourse / Judas tient la bourse / la main serre la main / la main saisit l'argent / syllogisme de l'opprobre / Iebouda Iudeo / le nom propre / le nom sale / Judas Judas ou bien / le commerce de l'âme*.

Chaque détail est éloquent : les fresques doivent endoctriner le peuple analphabète. Or chaque détail, embrasé par le magnifique rythme du poète qui en fait ressortir l'ombre portée, ravale Judas (*car ce n'est pas un visage / ce profil de Judas*) et mène le croyant de l'époque – le force plutôt – à une vision univoque : *quand ils viennent les fidèles / dans la nef l'épouvante / les saisit. À la lueur vacillante des cierges, la fresque s'anime : ils voient ce qu'ils doivent voir, c'est-à-dire ce nom / qui décline les noms de son peuple / ecce homo judeo.*

Canavesio crée les fresques édifiantes et *tremble son pinceau*. Un homme de même tremble : celui qui, parmi les villageois, doit, à la représentation annuelle de la Passion, endosser le rôle de Judas (*il fallait affubler l'idiot du village d'une tunique jaune / ou vêtir le plus pauvre...*). Le grand talent de Michaël Glück, la force poétique de son verbe, et sans doute aussi le tremblé de qui, non sans risque, se confronte à un "monstre", permet au lecteur la surprise d'une rencontre avec "l'homme" Judas. Car Michaël Glück n'a pas écrit *sur*

Judas, il a écrit *pour* Judas. Sous le titre de *Passion Canavesio*, c'est en fait un triptyque que nous offre le poète. Ce premier volume, sous-titré *moi, Judas*, nous conduit, par le truchement du comédien identifié à son rôle (*je suis sorti de scène / sous les huées sous les insultes / j'ai couru / vers la rue de la juiverie / sous les huées sous les insultes...*), à la révélation d'un Judas nécessaire à la création : *il est né l'enfant.*

Françoise Oriot

Passion Canavesio
éd. L'Amourier, collection Gramimages, 16,00 €



Capharnaüm

Poésie

Yves Ughes

collection Ex cætera, éd. L'Amourier

Décapole nous offre un trajet, un parcours vers le sens au travers de dix villes et quelques comptoirs, itinéraire qui s'est poursuivi *Par les ratures du corps*. Nous traversons aujourd'hui *Capharnaüm*, Nice, lit-on au détour d'une page, la ville/monde aussi bien, ce lieu de tous les excès, de toutes les filouteries, hypocrisies et misères. Un lieu violent. Un certain Judas – personnage de langue qui n'est pas sans rapport avec l'Isariote – y erre *comme un homme possible (...)* le corps balançant entre la ligne des voix et celle des horizons. Ce dernier affronte moins les visages que prend la mort qui y rôde qu'à travers eux le fond d'où ils proviennent, comme des masques par les trous desquels la vie nous regarderait. Ce fond est une réserve de sens, un espace aux strates plissées : la Bible et ses Évangiles bien sûr – Jésus n'enseigna-t-il pas à Capharnaüm ? – la littérature avec Kerouac, Pavese, Camus... sur lequel se détache le récit d'une expérience, traversée risquée du monde. Si le récit est mené en caractères romains, le monologue intérieur où le "je" trace

sa route, rencontre la figure du Christ – ce "il" majuscule de la troisième station de Marie-Madeleine, de Marie de Béthanie mais aussi celle de la morte à venir dans les yeux de la compagne –, l'est en italiques.

Je rangerais volontiers ce dernier livre d'Yves Ughes dans le terrain vague de la littérature – près des villes où campent les nomades entre deux départs, deux marches, deux errances – où le poème se fait narratif et où la narration prend le tranchant et la tension du vers.

Rien ne nous méduse ici, tout nous questionne. L'écriture d'Yves Ughes est un geste d'intervention de soi, de traversée d'histoires et de territoires, de déplacement des forces. Il ne s'agit de rien d'autre que *de tenir là / dans la carcasse du temps*.

Le "Judas" d'Yves Ughes a ceci de commun avec celui de la tradition qu'il est bien un traître. Mais attention pas celui dont nous avons hérité depuis saint Jean Chrysostome qui a ouvert la voie à cette longue histoire de l'antijudaïsme et pour *les fidèles*, cet antisémitisme chrétien qui a fait tant de ravages ; pas

celui non plus proposé par Kazantzaki dans *La dernière tentation du Christ* où la trahison n'est que la figure d'une entente entre Jésus et Judas pour que ce dernier accepte de prendre sur lui toute l'ignominie d'un geste nécessaire à l'économie du salut. Le "Judas" d'Yves Ughes a trop souffert d'avoir eu à porter une demande d'amour excédant ses capacités propres d'homme en prise avec le monde comme il va. S'il trahit au terme de onze stations, c'est la scène du théâtre mortifère où l'on passe sa vie à la perdre dans les marécages du malheur. S'il trahit, c'est ce monde de mort. Le "Judas" d'Yves Ughes est un livreur qui en livrant se délivre. C'est sa manière à lui de porter la mort dans la mort. Ainsi, par contre coup, est-il rendu à la vie. Ainsi a-t-il la possibilité de renouer ce lien mortel à la terre qui nous voue à la distance, fondatrice d'humanité.

Comme s'ouvre dans le mur noir de la vie, une fenêtre. Dehors, le jour éclaire un paysage méditerranéen : oui, c'est bien la mer allée avec le soleil qui est retrouvée ! C'est bien l'éternité enfin *amoureuse des ouvrages du temps* selon William Blake qui vient transfigurer celui-ci et les choses visibles avec lui. Alors l'horizon se courbe, *le soleil flambe dans la réconciliation des oliviers*. Là, on peut *(se) refaire sans haine*, lavé, nettoyé, dans *le salut du lieu*.

Bonne nouvelle, "Judas" est ressuscité !

Alain Freixe

Capharnaüm, éd. L'Amourier, 11,00 €



Photographies / Poésie

Archéologie de l'enfer

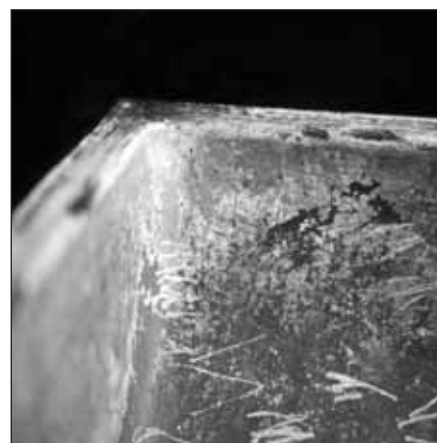
images

Grégoire Zibell

textes

Michel Ménaché

trilingue : français, allemand, polonais
quadrichromie, collec. Voix d'écrits, éd. L'Amourier
en coédition avec La Passe du vent et Verlag im Wald



Le livre que nous avons découvert sur le site de l'Amourier avec les images de Grégoire Zibell et le texte de Michel Ménaché existe aujourd'hui dans sa matérialité de papier, grâce à trois maisons d'édition : L'Amourier, La Passe du vent, et Verlag im wald (Éditions en forêt). Le texte y figure en trois langues : français, allemand et polonais.

Auschwitz

Cette *Archéologie de l'Enfer* nous donne à voir “des fragments de la réalité du camp retenus par l'œil du photographe et investis par l'écriture” ; il nous fait “redécouvrir les épaves du plus effroyable des naufrages historiques perpétré par des humains”.

Le format est proche du carré des images que le photographe ouvre comme autant de trappes sur l'horreur ; le lecteur, d'abord spectateur ne peut y échapper, la descente vers l'enfer commence dès la première page. Sur un fond de mur griffé par le temps ou par la souffrance des hommes, se détache un cercle rappelant l'objectif de l'appareil photographique ou l'œil de la conscience d'une nouvelle *Légende des siècles*, la couleur bleue même adoucie de mauve ne saurait laisser le lecteur serein quand le poème en regard évoque un *palimpseste de sang et de larmes*.

Entendez bien *Archéologie de l'enfer*. A.....Z ! Si l'archéologie est l'étude scientifique des traces matérielles des civilisations, Grégoire Zibell a retenu des traces, des restes, des riens, là où tout a commencé et où tout a fini – Auschwitz de A à Z ! – Michel Ménaché en poète a instruit autant de charges qu'il y a d'images pour un procès au-delà de tout procès.

Le cadrage au plus serré fait que le spectateur/lecteur ne peut échapper

aux images. La couleur, le photographe l'a choisie dans des tonalités assourdis de bleu, de gris, ou de rouge souvent orangé évocateur des flammes de l'extermination ou de la rouille, oxydation du temps qui passe. Ces images sont souvent proches de l'abstraction mais bien concrètes lorsque le photographe s'attache aux objets du quotidien qui ont accompagné les derniers moments des victimes. Les graffiti, visage de femme ou étoile de David, nous sont donnés comme autant de signes sur *la peau des murs*.

Le poète rejoint le photographe, tropes et citations à l'appui, il va au-delà des apparences, pour sonner l'alarme, alerter les consciences, et ne pas laisser s'installer l'oubli des souffrances ni la banalisation du crime de ces *alchimistes de l'enfer* et rappeler avec Primo Levi que *ce qui est arrivé peut recommencer*.

Semelles de vent, semelles d'effroi, les pas de Michel Ménaché et ceux de Grégoire Zibell se sont risqués dans cet enfer d'Auschwitz. Le temps d'un livre nous les avons accompagnés. Et si l'on ne sort pas indemne de ce voyage, à décrypter sans larmes l'alphabet qu'ils ont mis sous nos yeux, on surgit à la lumière, debout pour essayer avec eux et Gramsci “d'opposer encore l'optimisme de la volonté au pessimisme de la raison” !

Marie Jo Freixe

Archéologie de l'enfer, éd. L'Amourier, 15,00 €

De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le *Basilic* n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par :

Max Charvolen arraché à la toile

Décidément, cette chronique n'est pas fiable. Nous avions annoncé dès le début qu'elle serait consacrée aux sites littéraires... bon plan de route...

Première dérive : le dernier numéro du *Basilic* a présenté une glissade : du domaine littéraire on est passé aux arts plastiques, avec le site de Martin Miguel. Et l'on récidive aujourd'hui avec une chronique explorant le travail de Max Charvolen, complètement éclatée sur plusieurs sites. De quoi s'y perdre.

On pourrait cependant se justifier de la sorte, doublement : d'une part la petite édition travaille fréquemment en mettant en écho création verbale et travail plastique, d'autre part nos plasticiens interrogent aussi le langage artistique et posent la question de sa légitimité avec force.

Max Charvolen arrache et perturbe, en même temps qu'il émerveille. Il

faut insister : l'essentiel se conjugue avec ces trois verbes. Plongée dans les origines : les fresques sont incrustations dans le plâtre frais. Puis le tableau arrache l'œuvre du mur. Charvolen s'empare de l'épaisseur, et la met à plat.

La démarche de Max Charvolen s'inscrit dans un corps à corps avec l'architecture : il en moule les espaces qui l'attirent en les recouvrant de morceaux de toile encollés et trempés dans la couleur, au plus près des ruptures du plan et des nœuds du bâti (...) c'est cette gangue qu'il arrache et met à plat, retrouvant au sens le plus littéral l'enjeu de toute l'histoire de la peinture : représenter en deux dimensions un espace qui en a trois.

www.museereattu.arles.fr

Le fonds conceptuel s'inscrit dans cette réduction qui multiplie. Et l'œil, donc le regard, s'en trouvent perturbés, déstabilisés et par là même renouvelés. Il suffit de faire un tour par les expositions et travaux successifs pour percevoir la richesse de cette appréhension décollée, déposée, livrée dans le vertige de la recomposition.

Que l'on fasse donc un détour par www.galeriealma.com et www.documentsdartistes.org et la plongée sera délectation, émerveillement liant l'intelligence de la conception à la virtuosité de la réalisation. Quand on ouvre de tels espaces, on peut tendre vers l'infini, celui que nous poursuivons tous avec nos pauvres moyens humains ; la quête peut ici être saisie et relayée par nos machines modernes. Et la création s'en trouve potentialisée.

Charvolen demande aux capacités de calcul des computers non de nous restituer les images que nous connaissons et que nous pouvons produire par d'autres moyens, mais de nous donner une image de l'incommensurable masse que nous ne connaissons forcément pas et à quoi, seuls, ils peuvent donner accès, écrit Raphaël Monticelli sur

www.amourier.com

voir également www.bribes-en-ligne.fr

Finalement, cette chronique n'éprouve aucun complexe à faire dans l'errance. Essayez, on peut.

À quelques mots d'ici

par Alain Freixe

Rappel : Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Il y a dix ans, **Isabelle Sauvage** créait sa maison d'édition avec la volonté et l'ambition de sortir ce qui a nom "livre d'artiste" de l'espace confidentiel des galeries. C'était la première étape. La seconde, en 2008, lui voit ouvrir un deuxième front : celui du livre courant, imprimé en offset à 600/800 exemplaires au rythme compris entre 3 et 6 livres par an. Deux collections : la première – la plus développée ! – "Présent (im)parfait" est dirigée par Alain Rebours. Elle présente sous la forme élégante de petits volumes noirs des "textes qui ont une langue et une langue qui a du corps",

des textes sans frontières où les histoires prises dans un présent déchiré et lacunaire filent vers l'impossible. La seconde, "Chaos", est dirigée par Séverine Weiss. Elle accueille des traductions de textes venus du monde, de ses "soubresauts et révoltes, tensions et déchirures".

On trouve également au catalogue l'onglet "Hors collection". À ce jour, un titre : *Au secret* de Franck André Jamme, avec deux dessins de Jan Voss. Ici, personne n'est enfermé. Le titre fait – et ce n'est pas rien ! – salut. Il fait signe vers ce qui de nous reste la part vouée à l'ombre puisqu'il est bien entendu que devant sont les routes à "arpenter / dans le doute / le flottement : les apparences plus ou moins

profondes". Franck André Jamme offre *au secret* 103 poèmes, 103 émissions de souffle – Au commencement était Olivier Comte et sa Brigade d'Intervention Poétique, les souffleurs ! – 103 prises et reprises où l'on entend la parole respirer, s'interrompre, se reprendre, revenir en ritournelle, accueillir "les tourbillons frais / de l'esprit / qui giflent les regrets / quand ils passent" pour traverser, malgré les entraves.

Au secret est un livre dédié à ce qu'il y a d'incertain et d'inaipaisé en tout homme. Un livre "pour les êtres / qui se mettent à rêver / sur la route".

Éditions Isabelle Sauvage
Coat Malguen, 29410 - Plouñéour-Ménez
Tél : 02 98 78 09 61
editions.isabelle.sauvage@orange.fr

Agenda des amis

Présence des Éditions L'AMOURIER

- **Marseille** Rencontres départementales de l'édition indépendante à la Bibliothèque départementale des Bouches-du-Rhône
vend. 17 & sam. 18 septembre 2010
- **Cotignac** dans le Var
Salon de la petite édition
dimanche 26 septembre 2010
sur le Cours, de 9h à 17 h
- **Mouans-Sartoux** (Alpes-maritimes)
Festival du livre (stand 53 B, Espace D)
ven 1, sam 2, dim 3 octobre 2010
Parmi les auteurs présents :
Olympia Alberti, Jeanne Bastide,
J. Ferlay, Michaël Glück,
Jean-Marie Barnaud, Alain Freixe,
Raphaël Monticelli, Yves Ughes...
- **Limoges** Rentrée littéraire buissonnière
Salon de la petite édition
ven 8, sam 9, dim 10 octobre 2010
Place de la Motte
Auteur invité : Raphaël Monticelli
- **Paris** Salon de l'autre livre
Espace des Blancs Manteaux (4ème arr.)
ven 12, sam 13, dim 14 novembre 10
- **Paris** Marché de la poésie d'automne
Espace des Blancs Manteaux (4ème arr.)
ven 19, sam 20, dim 21 novembre 10

Lectures

- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Michaël Glück lira *Passion Canavesio*
vendredi 1^{er} octobre 2010 à 17 h
- **Grasse** Randonnée poétique
dimanche 17 octobre 2010
Départ à 8h45 d'Escagnolles
- **Librairie Tschann** à Paris (VI^{ème})
Marie-Claire Bancquart dialoguera
avec JP Siméon et lira des extraits de son
livre *Explorer l'incertain*
mardi 19 octobre 2010 à 17 h
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Yves Ughes lira *Capharnaüm*
samedi 13 novembre 2010 à 15 h
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Les Amis de l'Amourier liront
Nos Romantiques
vendredi 10 décembre 2010 à 17 h

Expositions

- **Piacenza et Torre Fornello** en Italie
Martin Miguel
lundi 20 septembre 2010 (2 mois)
- **CIAC** - Château de Carros
Max Charvolen et Suzanne Hetzel
sam 18 sept - ven 31 décembre 2010
- **Centre Joë Bousquet à Carcassonne**
Julius Baltazar (16 octobre - décembre)
samedi 27 novembre : **lecture** avec Alain
Freixe, Raphaël Monticelli et James Sacré

Journal intermittent de Raphaël Monticelli

Combien de milliers – de millions – de poètes? Combien de millions d'artistes, de musiciens, de peintres, graveurs, sculpteurs... Combien de millions d'œuvres en attente. Prêtes pour la rencontre. Et... inusables. Sans cesse réutilisables. Mieux: plus on les rencontre, plus elles ont à donner. Plus elles donnent à penser, rêver, réfléchir, méditer, *muser*.

*

Pendant ce temps, la pénurie s'organise. La circulation des œuvres est réduite, étranglée. Les poèmes et les œuvres encombrant les tiroirs, les ateliers, s'entassent dans les fonds. Et toute une humanité est en besoin – en besoin sinon en attente – de toutes les œuvres qui sont en attente d'humanité.

*

On croit voir ce qui manque à celui dont le travail n'atteint pas ceux pour qui il est fait. Mais que manque-t-il à celui à qui ne parviennent ni les poèmes ni les œuvres? La question ne porte pas d'abord sur le défaut de circulation, mais sur le défaut d'humanité. Que me manque-t-il si je suis dépossédé de l'Autre?

*

Poésie, plus fine et plus précise que la plus minutieuse des microchirurgies possibles. Musique, multiplicatrice d'intelligence. Peinture, invention d'éternités. Architecture, nos corps et nos gestes déployés. Et ces rêves venus des sciences que l'on entrevoit. Arts nouveaux de synapses.

*

Pendant ce temps, la lobotomisation avance. Charcutage de l'intime pour installer de l'espace et du temps

disponibles offerts au gavage consumériste. Ah! L'art publicitaire! Pure indécence! Obscène: de bien mauvais augure!

*

Il n'y a pas de petite bataille dans cette guerre-là. Il n'y a pas de front secondaire, ni de champ négligeable. La moindre rencontre est une victoire. Dès qu'une seule œuvre de l'un atteint l'autre, la barbarie recule.

*

Il a été de bon ton de se moquer de celui qui prétendait qu'en ouvrant une bibliothèque on fermait une prison. Pas si simple, disait-on. Fermez les bibliothèques! Et laissez le champ libre aux décerveurs! La culture coûte cher? Essayez l'ignorance!

*

L'homme ne vit pas seulement de pain. Et il n'est pas de pain sans parole. Pas de travail sans rythme et chant. Pas de pétrissage sans rêve de formes. Pas de cuisson sans mythe du feu. Pas de four sans grotte, crâne ou voûte étoilée.

*

Pendant ce temps, multiplions les espaces de rencontre, d'échange, de parole, de regard, d'écoute, d'attention, de l'autre à l'autre. Travaillons, comme nous n'avons jamais travaillé; écrivons, comme nous n'avons jamais écrit; rêvons comme nous n'avons jamais rêvé, disait en substance l'un de mes maîtres en pleine barbarie. Nous avons besoin de tout et de tous.

*

Imaginer des modes de circulation de la poésie qui permettent au plus grand nombre de rencontrer le plus grand nombre. Dérisoire défi?

— R.M. —

Le Basilic

gazette de

L'Association des Amis de l'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice,
le Conseil Général des Alpes-Maritimes,
le Conseil Régional et la DRAC PACA

Comité de rédaction

Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Yves Ughes

Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions

1, montée du Portal
06390 - COARAZE

Tél: 04 93 79 32 85

amourier.com
l'amour des livres